



Les animaux du parc

Pierre Chimits

► To cite this version:

Pierre Chimits. Les animaux du parc. Revue forestière française, 1971, 23 (S), pp.139-147. <10.4267/2042/20552>. <hal-03395051>

HAL Id: hal-03395051

<https://hal.science/hal-03395051v1>

Submitted on 22 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

LES ANIMAUX DU PARC

P. CHIMITS

Class. Oxford (44 x E — 30 E, 31 A) 14 : 907.13

S'il t'arrive de trouver sur ton chemin, sur un arbre, ou sur le sol, un nid avec des jeunes ou des œufs, et la femelle près des jeunes ou sur les œufs, tu ne prendras pas la femelle avec les jeunes. (Deutéronome XXII,5).

Une des principales raisons de la création du Parc national des Pyrénées, outre la protection de sites grandioses, est la conservation d'une faune et d'une flore en tous points remarquables.

Il ne sera pas question ici de la petite faune telle celle d'insectes, bien que renfermant des espèces et même des genres spéciaux aux Pyrénées tels que les aphaénops, mais uniquement de la faune de grands mammifères et de grands oiseaux dont la protection exige une réglementation dure, mais nécessaire, et qui est appliquée depuis la création du Parc national en 1967 par un personnel de 35 gardes-moniteurs. Ils ont pour mission de faire respecter, sur 48 000 hectares de montagne, l'interdiction absolue de la chasse, mesure qui fut difficile d'obtenir des populations locales, mais qui est aujourd'hui généralement acceptée.

Cette protection vise non seulement à constituer, selon les paroles du Professeur Delamarre-Deboutteville, « un véritable conservatoire génétique d'espèces telles qu'elles nous sont parvenues à la suite d'une longue histoire régionale », mais, au-delà, à conserver un ensemble d'équilibres naturels pendant qu'il est encore temps.

Ceci permettra aux scientifiques d'étudier ces équilibres notamment entre proies et prédateurs, entre populations et maladies pour aboutir à une gestion rationnelle du cheptel libre.

Certes, en zone périphérique qui est l'habitat d'hiver des ours et des vautours, cette protection est plus difficile car la chasse n'y est pas interdite.

Le Comité scientifique du Parc national qui est chargé notamment de l'inventaire du Parc est aussi chargé de l'étude de tous ces problèmes d'écologie.

Le personnel du Parc, composé de trente-cinq gardes-moniteurs rompus à la montagne d'été comme d'hiver, apporte aux scientifiques une aide précieuse sur le terrain.

Déjà, le laboratoire d'hydro-biologie d'Oredon, créé en 1922 et actuellement dirigé par le Professeur Angelier, de la Faculté de Toulouse, effectue depuis longtemps des études suivies sur la vie aquatique dans les lacs et torrents du Parc, surtout dans la région du Néouvielle, et les résultats de ces études sont déjà remarquables.

Ce laboratoire est situé sur les bords du lac d'Oredon, à 1 850 m d'altitude. Une annexe à Vieille-Aure existe depuis 1966 : elle est ouverte toute l'année aux chercheurs.

De nombreux travaux ont été publiés dans les domaines de la botanique, de la zoologie et de l'écologie. La présence de nombreux lacs et ruisseaux a fait de l'hydrobiologie un axe de recherches privilégié du laboratoire.



Ours en forêt de Lestère (vallée d'Aspe)
Photo MERLET

Des recherches sont actuellement axées dans le cadre du Programme biologique international sur la productivité des eaux de haute altitude, le cycle de la matière vivante, les rendements en poissons et leur amélioration possible. Ces travaux sont financés par la section française du Programme biologique international.

La Faculté des sciences de Bordeaux, avec le Professeur Eymé, étudie à la porte d'Ossau du Parc national un projet de centre écologique qui trouvera dans le Parc un terrain d'étude privilégié.

Les cartes phyto-sociologiques et géologiques du Parc sont déjà entreprises ainsi que des études sur les grands animaux (tels que les isards) par les vétérinaires et notamment par l'Ecole vétérinaire de Toulouse.

LES GRANDS MAMMIFÈRES

L'ours

L'animal le plus caractéristique des Pyrénées est certainement l'ours brun dont il n'existe au maximum qu'une quarantaine d'individus dont les derniers représentants de l'espèce en France sont répartis en deux zones :

- celles de la Haute-Garonne et de l'Ariège qui en comprend quelques individus,
- celle dans la partie Ouest du Parc national avec une trentaine de survivants, dans les Pyrénées-Atlantiques en vallées d'Aspe et d'Ossau avec pour limite à l'Est la vallée d'Etaing dans les Hautes-Pyrénées et à l'Ouest le Pays Basque à Saint-Engrace, soit un rectangle de

moyenne montagne forestière de quelque 40 km Est-Ouest et une vingtaine de km Nord-Sud, en englobant en territoire espagnol les hautes vallées d'Anso et de Hecho (Aragon) et de Roncal (Navarre).

Il vit en forêt à sous-bois dense, à sol rocheux avec des grottes, à proximité de pâturages où il peut s'emparer parfois d'une brebis, proie facile et volumineuse.

Il n'est que rarement aperçu, devenant de plus en plus nocturne et craignant l'homme. On peut d'autant plus facilement passer près de lui sans le voir dans le fourré que le chien, qui en a une peur panique, se garde bien, s'il le sent, de le lever, mais se réfugie tremblant près de son maître. D'ailleurs l'ours évite soigneusement l'homme grâce à un flair et une ouïe excellents.

L'ours adulte pèse 150 à 200 kg. Le record local, toujours détenu par l'ours désormais historique surnommé « Dominique » par les bergers de la vallée d'Ossau, qui finirent par le tuer, est de 350 kg.

L'ours est un vagabond omnivore qui se nourrit de tout ce qu'il rencontre. Il est surtout végétarien : racines, tubercules, fruits sauvages (faines, glands, noisettes, châtaignes, sorbiers, myrtilles, raisins d'ours), mais aussi insectes, escargots, grenouilles, mulots et bien entendu miel tant sauvage que de ruches.

Il est également charognard et ne dédaigne pas les cadavres d'isards trouvés au dégel dans les cônes d'avalanches. Il se nourrit aussi d'isards blessés ou malades, mais aussi de brebis qui représentent pour lui une bien grande tentation malgré le danger du berger. D'où, dans les Pyrénées occidentales, le mythe de l'ours, animal totem exécré, très profondément ancré chez le berger depuis sa plus tendre enfance et entretenu tant par les dégâts directs qu'il commet aux troupeaux que par ses dégâts indirects qui ne sont pas indemnisés.

L'ours en effet, par son odeur, crée une peur panique dans le troupeau, le disperse, provoquant des accidents et en tout cas un travail supplémentaire pour le berger. Contraint de passer des nuits de veille inconfortable dans le froid, son chien terrorisé blotti contre lui, armé de son bâton et de sa lanterne et tournant autour du parc où s'affolent ses bêtes, il a tout le temps de jurer la perte de son ennemi.

Car la grande menace pour les derniers survivants de l'espèce est aujourd'hui moins le fusil que le poison.

En effet, la ration de l'ours est d'un demi-mouton. Il recouvre les restes de la bête et les enfouit sous des feuilles ou de l'herbe et y revient deux nuits après. Habitude fatale si le berger dans l'intervalle vient à empoisonner la proie. En 8 ans, de 1958 à 1966, le Conseil supérieur de la chasse a indemnisé la perte de 784 ovins, 32 bovins, 12 chèvres, 5 chevaux, 2 ânes et 2 porcs tués, ainsi que 3 ruches détruites. Depuis, le Parc national a pris en charge les dégâts des ours. Tout dégât doit être signalé aux gardes-moniteurs qui en font le constat.

Ils doivent distinguer sur le cadavre de la brebis la marque de l'ours de celle du chien errant : le chien étrangle, et carnivore, s'attaque d'abord aux entrailles de sa victime ; l'ours omnivore casse la nuque du mouton d'un coup de patte ou de dent et pèle fort proprement sa proie après lui avoir fendu la peau, ensuite il mange sa chair dont il néglige os et entrailles.

Les gardes-moniteurs du Parc ont pour mission de détruire les chiens errants, fléau du gibier et des moutons. Les bêtes identifiées comme tuées par l'ours sont payées à leur meilleur prix. Le doute profite au berger et il est ajouté 10 % d'indemnisation pour dommages de toutes sortes, notamment temps perdu pour retrouver la brebis et pour son renouvellement.

C'est ainsi qu'en 1969 et en 1970, le Parc national a indemnisé :

Hautes-Pyrénées	1969	1970
Brebis tuées	6	24
Brebis blessées	0	1
 Pyrénées-Atlantiques	 1969	 1970
Brebis tuées	158	78
Chèvres	12	7
Equidés	0	2
Bovins	4	4
Ruches	16	6
Brebis blessées	7	6

Il faut noter que l'année 1969, année de gros dégâts, coïncide avec une fainée médiocre et une médiocre production de myrtilles, ce qui a probablement incité l'ours à trouver sa nourriture chez le mouton.

La chair de deux mammifères répugne à l'ours : celle du chien et celle de l'homme. Les attaques de l'ours sur l'homme sont fort rares et toujours justifiées (ours blessé, femelle défendant son petit). Je n'ai pu vérifier en 20 ans qu'une seule blessure grave sur un berger de Borce en Aspe.

Nous craignons de plus en plus le poison pour la survie de l'espèce fort peu prolifique (1 à 2 petits tous les 2 ans). Il est certain que, outre une indemnisation large des dégâts dûment constatés, une aide au berger local transhumant dans la zone à ours aurait le meilleur effet pour la sauvegarde de l'espèce.

En même temps, le Parc essaie, pour des résultats malheureusement à assez long terme, l'introduction de la marmotte venant des Alpes et qui n'existe pas dans le Parc national des Pyrénées, la plantation d'arbres à fruits tels que pommiers et marronniers, la mise en place de mares à grenouilles et même de ruchers pépinières. Toutes ces opérations ont été commencées en 1970.

Nous ne savons pas si l'ours s'intéressera à la marmotte et pourra la capturer, mais nous espérons que celui-ci, pour qui la brebis présente à la fois une proie facile et une masse importante de nourriture de haute qualité mais entraînant certains dangers du fait de l'homme, se détournera vers la marmotte, proie certes plus petite, mais non négligeable.

Le loup

Bien que présent en Espagne, le loup n'existe pas dans les Pyrénées et n'y fait que de très rares incursions.

Le lynx

Il est tout possible qu'il existe encore dans les territoires entre Aspe et Ossau. Il existe en Espagne sous la forme du Lynx Pardelle.

Le lynx a disparu de France depuis longtemps et les deux derniers exemplaires tués, d'après Lavauden, l'ont été en 1917 dans les Pyrénées.

Lavauden note d'ailleurs « que le lynx se maintient dans les endroits qui servent de refuge au gypaète et à l'ours » : or ces deux espèces n'existent plus que dans les Pyrénées occidentales.

Depuis, un lynx a été tué en 1957, au Lurien, en haute vallée d'Ossau.

Plusieurs observations actuelles nous ont été rapportées mais insuffisamment probantes, la seule irréfutable étant la découverte en 1962 d'un squelette de grand lynx (lynx-lynx) authentifié par le Muséum qui le conserve dans ses collections. Il fut trouvé dans une grotte entre Aspe et Ossau et sa mort remonte à une période située entre 2 et 10 ans.

Il est vrai que le lynx, animal forestier carnivore et surtout nocturne, reste méfiant et très difficile à voir même dans les réserves européennes où il est relativement abondant.

Divers

Nous trouvons encore dans le Parc comme petits carnivores assez fréquents, l'hermine et la martre dans la partie supérieure des forêts, le chat sauvage et l'élégante genette dans la partie inférieure.

L'isard

L'isard, chamois pyrénéen, est un peu plus petit que son homologue alpin.

La multiplication du nombre des chasseurs, la substitution au fusil de chasse portant à 50 mètres de la carabine à lunette portant à 250 mètres, aurait immanquablement entraîné la disparition de l'espèce ces dernières années, si le Conseil supérieur de la chasse n'avait créé une réserve nationale en vallée d'Ossau et une autre dans la vallée de Cauterets, actuellement incluses dans le Parc national, et où subsistaient en 1967 respectivement 600 et 400 isards ; partout ailleurs l'isard était nettement plus rare.

Chaque année en fin novembre ou début décembre le personnel du Parc national, aidé des gendarmes de montagne et des gardes-chasse, effectuent le comptage des isards. C'est en effet

l'époque du rut, les isards se rassemblent alors par grandes hardes dans les alpages. Ces trois dernières années de protection totale, le comptage a donné les résultats suivants : 1 300 isards en 1968, 1 925 en 1969, 2 100 en 1970.

Ces chiffres représentent évidemment un minimum qu'il faut vraisemblablement majorer de 20 à 30 % pour tenir compte des isards non pointés restant par exemple en forêt.

Ceci représente un progrès régulier et réjouissant malgré ce printemps 1970 rude et enneigé en période de mise bas et qui a provoqué, dans la région de Cauterets notamment, des avortements et une épidémie légère d'ecthyma, faute d'herbe fraîche. En 1971, les mises bas ont été bonnes.

Un fait important est que les isards continuent à s'accroître dans les endroits où ils sont déjà nombreux et restent dans ces endroits où ils sont nés, ne colonisant que très lentement les territoires voisins, bien que tout aussi à l'abri des chasseurs.

Ceci entraîne des densités locales atteignant, dans deux petites vallées de l'Ossau, 30 à 35 isards au kilomètre carré alors que d'autres zones du Parc à biotope comparable ne contiennent que 0,5 isard au kilomètre carré.

Nous essaierons ce printemps par la mise en place de pierres à sel disposées en chaîne, de les attirer vers d'autres biotopes protégés.

Mais de toute façon, il est facile au prix d'une courte marche, et de quelques précautions pour un touriste même novice, sous la conduite d'un guide expérimenté, d'approcher à 150 m les hardes d'isards d'Ossau et de Cauterets surtout lors de la mise bas en mai et en fin d'automne au moment du rut.

Le bouquetin

Moins heureux que la Vanoise, le Parc des Pyrénées ne possède pas de bouquetin, l'espèce locale (*Capra pyrenaica*) ayant disparu depuis plus de 60 ans du versant français.

Quelques survivants, une vingtaine environ d'après les renseignements obtenus des autorités espagnoles, subsistent encore dans le Parc national d'Ordesa, voisin du Parc français derrière le Cirque de Gavarnie, mais le troupeau ne semble guère se développer et l'on peut craindre l'extinction de l'espèce.

Isard des Pyrénées

Photo X.





Desman mort sur une roche

Photo X.

Peut-être faudra-t-il envisager, si les Espagnols y consentent, l'introduction du bouquetin des réserves nationales de Cazorla et de Gredos qui appartient à une sous-espèce très voisine de la *Capra pyrenaica* ?

Le desman

J'ai gardé pour la fin le plus original des animaux, un petit mammifère insectivore exclusivement pyrénéen qui est le desman (*Myogale pyrenaica*) dont le genre n'est plus représenté que par une espèce voisine habitant dans l'Est de la Russie.

De petite taille, couvert d'une fourrure soyeuse, presque aveugle, le desman possède un long nez en forme de trompe mobile qui est un organe sensitif très subtil.

Considéré comme extrêmement rare car il est nocturne, aquatique, il est toutefois plus fréquent qu'on ne le croit le long des ruisseaux de la partie inférieure du Parc national et en zone périphérique et se nourrit d'œufs, d'alevins de truites et surtout de larves d'insectes aquatiques.

C'est une espèce biologique très intéressante et possédant des caractères particulièrement archaïques pour un mammifère placentaire.

L'AVIFAUNE

Nous ne parlerons ici que des grands oiseaux spéciaux aux Pyrénées. Certes, Lagopède, Grand Pic noir, Merle à plastron, Niverolle, abondent dans le Parc, par où transite l'automne palombes, grues et migrateurs divers. Quelques couples d'Aigle royal et de Grand Duc subsistent dans le Parc et la zone périphérique.

Mais 5 espèces remarquables des plus gros oiseaux de notre pays ne se trouvent pratiquement plus que dans les Pyrénées occidentales :

— **Le grand Coq de Bruyère**, dans sa forme spéciale aux Pyrénées (*Urogallus aquitani-cus*) est encore abondant dans les forêts de sapins des hautes vallées du Parc. Certaines sapinières, surtout en montagne granitique comportant un sous-étage d'arbrisseaux à fruits tels que le sorbier des oiseleurs et le sureau à grappes, traversées par des raillères d'éboulis où poussent ronces et framboises et comportant des clairières à fraises sauvages, raisins d'ours et surtout myrtilles, contiennent des populations notables de grands coqs dont le Parc protège les lieux bien connus des braconniers.

— **Les Vautours**, pratiquement disparus de France, sont assez facilement visibles dans les Pyrénées occidentales, protégés par la loi et respectés des bergers qui connaissent leur rôle utile de charognards, faisant disparaître de la montagne les cadavres de bêtes et évitant

ainsi les dangers d'éplzootie. Il est fréquent d'observer sur un cadavre de brebis ou de vache des concentrations d'une dizaine de vautours dont deux espèces sont communes dans les Pyrénées occidentales et deux autres espèces très rares.

L'espèce la plus répandue est le **Vautour fauve** dont l'envergure dépasse 2,50 m. C'est un remarquable planeur venant l'été d'Afrique et d'Espagne quand les troupeaux transhument en montagne, mais dont le nombre de couples nichant l'hiver en France est réduit à une trentaine, dont les deux aires de nidification repérées sont surveillées par le Parc.

Un peu moins abondant, le **Percnoptère d'Egypte**, plus petit, à ailes blanches et noires et queue blanche, ne laisse l'hiver que quelques couples nicher dans nos hautes vallées.

Le **Vautour moine**, aussi grand que le vautour fauve, n'est que rarement aperçu.

Quant au **Gypaète barbu** dont l'envergure atteint près de trois mètres, au vol ramé impressionnant, très différent en vol et en silhouette des autres vautours, sa population en France est réduite à une dizaine de couples dont la majeure partie niche dans les territoires du Parc et de la zone périphérique.

Signalons sur les vautours pyrénéens, le remarquable et récent film documentaire des frères Terrasse, fruit de patientes observations.

Outre leur protection assurée dans le Parc, il est certain que dans la zone périphérique où la chasse est autorisée, l'action de propagande des ornithologues permettrait d'éviter que les chasseurs n'exercent leur adresse, comme il arrive malheureusement encore, sur ces diverses espèces de vautours et de rapaces, surtout au moment de la migration automnale des palombes.

Cette propagande d'ailleurs commence à porter ses fruits.



Vautour en vol Photo CHIMITS

CONCLUSION

Il nous faut évoquer ici quelques problèmes qui se sont posés au cours de ces trois années de protection locale de la faune.

L'ours tout d'abord dont la conservation des derniers spécimens est menacée par la haine permanente des bergers. Il s'agit en effet d'un problème qui, à notre connaissance, ne se présente nulle part ailleurs. Dans les parcs américains à ours, il n'y a pratiquement pas d'élevage ; dans les pays de l'Est, l'agriculture a été éliminée des parcs nationaux, alors que dans notre Parc pyrénéen, il nous faut réaliser la coexistence d'une population de bergers transhumant un important troupeau avec un fauve qui s'attaque aux ovins et même aux bovins.

On a pensé le résoudre, et le Conseil supérieur de la chasse le faisait avant le Parc, en indemnisant même largement les propriétaires des bêtes tuées par l'ours. Cette indemnisation coup par coup est nécessaire sans être suffisante car elle ne traite qu'un des aspects du problème.

La haine de l'ours est de tradition et fait que le berger souhaite sa mort. Elle est entretenue par les dégâts directs et indirects, dont j'ai parlé plus haut, qu'il commet aux troupeaux.

Nous avons cité les mesures déjà prises, malheureusement à terme assez éloigné qui pourraient remédier à ces dégâts, par l'augmentation d'une nourriture naturelle introduite : marmottes, pommiers, marronniers, ruchers, mares à grenouilles, etc... et qui nous ont valu quelques sarcasmes sceptiques locaux. Mais on ne voit pas pourquoi l'ours béarnais, animal dont l'intelligence est reconnue, ne quitterait pas la zone périphérique où vivent une bonne partie d'entre eux, pour se réfugier dans le Parc national où il trouvera déjà une tranquillité plus grande et une nourriture nouvelle, bientôt plus abondante, alors que le moineau parisien, privé du crottin de cheval de fiacre, a bien su s'adapter et trouver une nourriture et une technique nouvelles, en cueillant les insectes tués par les automobiles.

Le problème de l'isard ensuite. Le succès même de l'augmentation du cheptel va nous poser le problème d'une future trop grande densité puisque nous avons cité le chiffre de 35 isards au kilomètre carré dans les vallons secondaires de l'Ossau. Se posera donc prochainement ce problème de l'équilibre d'une population, sans pratiquement de prédateurs, l'ennemi numéro un, l'homme, ayant été éliminé.

Nous n'avons pas pu, ce printemps 1970, résoudre la question d'une nourriture d'appoint pour la période critique de mise bas par neige tardive empêchant la pousse de l'herbe. Les isards ont refusé le foin même mélangé de sel dont ils sont cependant friands.

Nous allons, ce printemps 1971, à la suite d'observations locales, essayer de déposer de l'orge et du maïs concassés mélangés avec du sel sous des tiges de lierre, plante dont nous avons lieu de croire que l'isard est friand, cependant que sera systématiquement étudié et observé le problème encore mal connu de la nourriture hivernale de l'isard.

Nous essayerons en même temps, par des chaînes de pierre à sel, au besoin contenant des produits anti-parasitaires, d'inciter l'isard à coloniser des vallées pauvres voisines.

Enfin, le problème du vautour.

Les nombreux vautours qu'on peut voir planer l'été sur nos alpages à la recherche des bêtes mortes partent l'hiver en Espagne où le climat moins rude permet en plaine un élevage de plein air.

Restent une trentaine de couples en deux colonies (une à Aspe et une en Ossau) qui nichent l'hiver dans des vallées de la zone périphérique et élèvent leurs petits jusqu'en juin.

Cette population réduite arrivait à se nourrir l'hiver avec des bêtes mortes à l'étable et jetées sur la décharge publique et aussi avec des déchets d'abattoirs privés. Cette source de nourriture vient de disparaître avec le progrès, et la survivance des deux colonies était fort menacée.

Dès l'hiver 1969-1970, nous avons pu conclure avec les municipalités de Bielle et de Bilhères la location d'un terrain de nourrissage d'un demi-hectare, à 1 000 mètres d'altitude, en face de la principale colonie de vautours d'Ossau, sous des conditions bien précisées par ces municipalités :

- dépôt de cadavres d'animaux reconnus sains par le Service vétérinaire,
- clôture contre les renards,
- désinfection du sol en fin de nourrissage, c'est-à-dire fin avril.

Après quelques jours d'observations, les vautours sont venus manger et nous avons pu compter un jour jusqu'à 27 vautours fauves, quelques vautours percnoptères et un couple de gypaètes.

Certes, certains protecteurs de l'avifaune ont trouvé cette mesure insuffisante et désirent voir nourrir les vautours toute l'année. Nous ne sommes pas de cet avis. Le vautour a sa fonction dans le biotope de la montagne pyrénéenne qui est de la débarrasser des cadavres d'animaux, évitant ainsi la propagation des épizooties et un travail au berger, qui, pour cela, les respecte.

Le nourrir douze mois de l'année équivaldrait à en faire presque un animal de zoo. Le Comité scientifique du Parc national est pleinement d'accord avec nous dans cette idée de suppléer par une nourriture artificielle la nourriture naturelle pendant la seule période critique où elle est insuffisante. Les populations locales d'ailleurs n'auraient pas admis de supporter un charnier dans leurs pâturages en période estivale.

Car il ne faut pas oublier que l'« homo sapiens » dans sa variété pyrénéenne, c'est-à-dire le berger, fait aussi partie du biotope que le Parc national doit protéger.

Et pour terminer soulignons que le Parc national français et les Réserves de chasse espagnoles incluant le Parc national d'Ordesa ont plus de 100 kilomètres de frontière commune, et que leur ensemble forme le plus vaste sanctuaire de nature d'Europe dominé par ces sommets où, selon le poète espagnol Meñendez Pelayo, « Dieu a placé la neige et les souffles de la liberté ».

Pierre CHIMITS

Ingénieur en chef du G.R.E.F.

Directeur du Parc national
des Pyrénées occidentales

B. P. 300
65 - TARBES